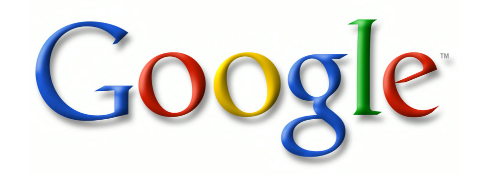
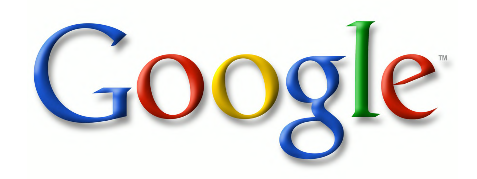
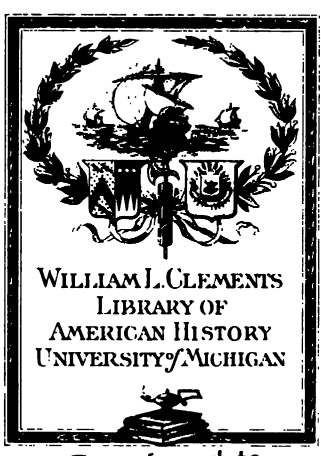



Google




SE TAIRE
LE FAIRE


WILLIAM L. CLEMENTS
LIBRARY OF
AMERICAN HISTORY
UNIVERSITY of MICHIGAN

RELATIONS PRÉCOLOMBIENNES

DES GAËLS AVEC LE MEXIQUE.

PAR

E. BEAUVOIS.

(Extrait du Compte-rendu du Congrès international des Américanistes à Copenhague 1883).

COPENHAGUE.

IMPRIMERIE DE THIELE.

1884.

[illegible]
WHCL
3-24-61
add

J'ai encore à vous entretenir des Gaëls précolombiens du Nouveau-Monde, de ces colons de la Grande Irlande ou *Hvitramannaland* (Pays des hommes blancs), dont j'ai déjà parlé dans les précédentes sessions. Les seules notions précises que nous ayons sur eux se trouvent dans le *Landnámabók* et les sagas. Nous les devons à l'impartialité et à la véracité que le pittoresque chroniqueur danois Saxo Grammaticus[1]) et son contemporain le Gallois Giraldus Cambrensis[2]) se plaisaient à reconnaître chez les conteurs Islandais. C'est aux *Sægumen* ou narrateurs de sagas que je dois l'idée première de ma théorie sur les migrations précolombiennes des Celtes. J'aime à les prendre pour guides, car ils m'ont déjà conduit assez de fois, pour que je sache avec quelle sécurité on chemine en leur compagnie. C'est pour moi un de-

---

[1]) Les *Tylenses*, dit-il, ou habitants de Thulé, c'est-à-dire les Islandais, „se font un plaisir de connaître l'histoire de toutes les nations et d'en conserver le souvenir, ne jugeant pas moins glorieux de rapporter les mérites d'autrui que de faire preuve des leurs". (Cunctarum quippe nationum res gestas cognosse memoriæque mandare voluptatis loco reputant, non minoris gloriæ judicantes alienas virtutes disserere quam proprias exhibere). — Saxonis Grammatici *Historia danica*, recensuit et commentariis illustravit Dr. P. E. Müller, præfatio. t. I. Copenhague, 1839, in 4° p. 7—8.

[2]) Les Islandais, dit-il, sont sobres de paroles et véridiques; parlant rarement et brièvement, ils ne font pas de serments, parce qu'ils ne savent pas mentir: „rien ne leur est plus odieux que le mensonge". (Gentem hæc breviloquem et veridicam habet; raro namque brevique fungens sermone, juramento non utitur, quia mentiri non novit: nihil enim magis quam mendacium detestatur). — *Topographia Hibernica*, l. 11, ch. 12, p. 95—96 du t. V. de Giraldi Cambrensis *opera*, édit. J. F. Dimmock, Londres, 1867, in 8°, dans *Rerum Britannicarum medii ævi scriptores*.

voir bien doux que de rendre hommage aux anciens Islandais lans la personne de ceux de leurs descendants qui sont réunis dans cette salle; en présence de leurs compatriotes les Danois; dans l'Athènes du Nord qui est aussi leur capitale intellectuelle et politique; dans la résidence de leur roi qui a tant fait pour eux, qui s'est spontanément dépouillé en leur faveur de quelques unes de ses légitimes prérogatives, et qui seul parmi les monarques a visité l'Islande; dans l'édifice où est précieusement conservée la plus belle collection de manuscrits islandais; enfin devant l'illustre Vice-Président de la florissante Société des antiquaires du Nord, qui non seulement a contribué à vulgariser la littérature norraine, mais qui a fondé l'américanisme, en mettant à la portée du monde entier les sources islandaises de l'histoire de l'Amérique précolombienne: les *Antiquitates americanæ* du regretté C. Chr. Rafn et les ***Monuments historiques du Grœnland,*** édités, traduits et commentés par ce savant et par l'éminent Islandais Finn Magnusen.

Dans un précédent mémoire[1]), j'ai exposé et cherché à expliquer ce que les Islandais nous apprennent de la Grande Irlande. C'était une contrée étendue[2]), comme suffirait à l'indiquer sa qualification; à ce point de vue elle différait essentiellement des Açores et des autres groupes d'îles avec lesquelles on a voulu l'identifier. Elle était située au sud du Helluland (Labrador), au nord du Vinland (partie septentrionale des États-Unis) et en face du Markland (Nouvelle-Écosse). Ces circonstances nous empêchent de la chercher autre part que dans la péninsule comprise entre la baie de Fundy et le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent; elle correspondait donc au Nouveau-Brunswick et à la Gaspésie[3]). Les habitants parlaient le gaélique[4]); ils étaient chrétiens puisqu'un Gallgaël (Gaël scandinavisé), Aré Mársson, issu à la qua-

---

[1]) *La Découverte du Nouveau-Monde par les Irlandais et les premières traces du christianisme en Amérique avant l'an 1000,* dans le Compte-rendu du premier *Congrès international des Américanistes,* Nancy, 1875, in-8°. t. I. p. 41—93; aussi à part, 53 p. in-8°.

[2]) *Ibid.* p. 55, 60.

[3]) *Ibid.* p. 82—85.

[4]) *Ibid.* p. 51.

trième génération de Cearbhall on Kjarval, roi de Dublin, jeté par la tempête sur le littoral de leur pays, y fut baptisé et devint un de leurs chefs[1]). Dans les processions qu'ils faisaient en chantant et bannières déployées, ils étaient couverts d'aubes[2]), tout comme les Papas des Orcades[3]); et, comme ceux de l'Islande, ils refusaient de frayer avec les païens et les étrangers en général[4]).

Les Papas étaient ainsi appelés, non pas parce qu'ils étaient tous ecclésiastiques, mais parce qu'ils étaient vêtus d'aubes comme des clercs.[5]) Ils ont laissé leur nom à diverses localités où ils s'étaient établis dans les Hébrides, les Orcades, les Shetlands, l'Islande[6]), même la Norvège[7]). Les auteurs anciens ne disent pas expressément qu'ils fussent de l'ordre de St. Columba, mais on peut l'induire de ce qu'ils formaient le clergé des Orcades converties par des missionnaires Columbites[8]). Ceux-ci rendirent de grands services à l'Église en prêchant l'Évangile aux Pictes de l'Écosse et des Orcades, aux Northumbriens et en fondant des colonies chrétiennes dans les îles nordatlantiques pour la plupart in-

---

[1]) *Ibid.* p. 44. Cfr. *Antiquitates americanæ* edidit Societas Regia Antiquariorum septentrionalium studio et opera Car. Chr. Rafn. Copenhague, 1845, in-4°, p. 215.

[2]) *La découv. du Nouveau Monde par les Irlandais,* p. 60—61.

[3]) *Ibid.* p. 70.

[4]) *Ibid.* p. 71.

[5]) Papæ vero propter albas vestes, quibus ut clerici induebantur, vocati sunt, unde in theutonica lingua omnes clerici papæ dicuntur. Adhuc quædam insula Papey ab illis denominatur. (*Breve Chronicon Norvegiæ* dans *Symbolæ ad historiam antiquiorem rerum norvegicarum* édit. par P. A. Munch, Christiania, 1850, in-4°, p. 30, et dans *Monumenta historica Norvegiæ: Latinske Kildeskrifter til Norges Historie i Middelalderen*, udgivne..... ved Dr. Gust. Storm. Christiania, 1880, in-8°, p. 89, 209.) — cf. *La découv. du Nouv. Monde par les Irl.* p. 70.

[6]) *La découv. du Nouv. Monde,* p. 69—72.

[7]) P. A. Munch, note dans *Symbolæ,* p. 38, reprod. par Gust. Storm dans *Kritiske Bidrag til Vikingetidens Historie.* I. Christ. 1878, in-8°, p. 22.

[8]) *Vita St Columbæ* auctore Adamnano, l. II. ch. 42, édit. Reeves, Dublin, 1857, in-4°, p. 167—8; — Extr. de *Genealogia comitum orcadensium* dans *la découv. du Nouv. Monde,* p. 69, note 2. — Aussi l'éditeur de *Lives of S. Ninian and S. Kentigern* (formant le t. V de *The Historians of Scotland,* Edinburgh, 1874 in-8°, note 3, p. 366) regarde-t-il les Papas comme des pères de l'ordre de St Columba.

habitées. Ils parvinrent à réaliser une prédiction portant que „le nom de S[t] Columba deviendrait célèbre dans tous les groupes d'îles de l'Océan" [1]). Leur attachement au fondateur de leur ordre les porta à conserver ses enseignements avec une fidélité inaltérable et à observer ponctuellement les anciens rites de l'église celtique; de la sorte ils furent en désaccord avec les autres Catholiques occidentaux sur différents points de discipline, comme la fixation du jour de Pâques, certaines cérémonies complémentaires du baptême et la tonsure monastique. Au lieu de se conformer en ce dernier point à l'usage romain, ils se rasaient le devant de la tête en forme de croissant et laissaient pousser les cheveux par derrière [2]). Ces minimes dissidences engendrèrent pourtant des querelles ardentes et celles-ci s'envenimèrent au point que, la conférence de Whitby, en 664, ayant introduit en Northumbrie le comput romain pour la célébration de la fête de Pâques, les moines Columbites qui avaient ramené au Christianisme les deux parties de ce pays, les royaumes de Bernicie et de Deira, refusèrent de se soumettre aux décisions de l'assemblée; ils aimèrent mieux s'exiler avec leur chef, l'évêque de Lindisfarne, Colman, l'unique prélat de ces États, et retournèrent avec lui au monastère d'Iona [3]). Un demi siècle après, Nechtan, roi des Pictes, c'est-à-dire de la plus grande partie de l'Écosse, ayant imposé le comput commun et la tonsure romaine à tout le clergé de son royaume, les Columbites, qui avaient été les premiers missionnaires de ce pays, abondonnèrent tous leurs établissements. Leur mère-patrie l'Irlande, dont le Sud avait adopté le rite romain dès 633 [4]) et dont le Nord et le Centre avaient seuls continué d'être en dissidence avec Rome, venait d'être ramenée à l'unité catholique par

---

[1]) Nomen Columbæ per omnes insularum Oceani provincias divulgabitur notum. (Prophétie de S[t] Mochta de Lughmagh dans *The Life of S[t] Columba* written by Adamnan, édit. Reeves, p. 7).

[2]) Voy. sur ce sujet: *Causes de la dissidence entre l'église bretonne et l'église romaine* par Varin, dans *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* 1[re] Série, 1858, in-4°.

[3]) C[te] de Montalembert, *les Moines d'Occident*, l. XIV, ch. 1, 3[e] édit. Paris, in-18, t. IV, p. 170—181.

[4]) Id., *ibid.*, p. 159—160.

Adamnan, abbé d'Iona, leur propre chef, qui mourut en 704[1]). De toutes les églises et abbayes des Columbites, il ne leur restait donc plus que celles du petit royaume des Scots, originaires d'Irlande, établis dans les Hébrides et dans la Dalriadie ou côte occidentale de la Calédonie. Ce dernier point d'appui finit par leur manquer aussi: le monastère d'Iona, leur métropole, qui avait refusé de suivre l'exemple de son abbé Adamnan, adopta aussi le comput romain en 729, le jour même de Pâques; et les autres monastères du même ordre en firent autant. Les Columbites se confondirent dès lors avec les Bénédictins[2]). Il resta pourtant quelques communautés dissidentes dans les îles nordatlantiques, trop éloignées pour être entraînées dans le mouvement. Leurs membres, appelés Papas, étaient vus de mauvais oeil par les autres Catholiques qui les traitaient d'Africains judaïsants, et il fallut que le chroniqueur orcadien du XIIe siècle les lavât de ce reproche immérité[3]).

Les Papas n'étaient pas seulement repoussés par leurs coreligionnaires et leurs compatriotes qui les méconnaissaient, ils furent aussi expulsés de leurs dernières retraites en Europe par les pirates Scandinaves qui commencèrent à ravager les pays celti-

---

1) Id., *ibid.* l. XV. ch. 3; t. V. p. 4—15.

2) Id., *ibid.* p. 22—23.

3) A la suite du passage de *Chronicon Norvegiæ* cité plus haut, on lit.: „Sed nec per habitum et apices librorum eorum ibidem derelictorum notatur [quod] Affricani fuerunt judaismo adherentes", qui peut se traduire ainsi: „Il ne ressort pas de leur costume et des caractères des livres laissés là [dans les Orcades] par eux, qu'ils fussent des [schismatiques] Africains adhérents au judaïsme". S'il y avait *Africanos fuisse*, la phrase serait suffisamment correcte et il n'y aurait pas lieu de discuter, mais les éditeurs lisent *Africani fuerunt* [ne serait-ce pas plutôt fuerint?], et alors il faut supposer que *quod* est retranché, ce qui est parfaitement conforme au génie de l'idiome norvégien qui était la langue maternelle de l'auteur anonyme. Faute d'avoir remarqué ce fait, le dernier éditeur de cette chronique, un éminent professeur de l'Université de Christiania, a dû altérer profondément son texte pour lui donner un sens et voici comment il le restitue arbitrairement en lui donnant un sens opposé à celui du manuscrit: „Sed *ut* [au lieu de *nec*] per habitum et apices librorum eorum ibidem derelictorum notatur Affricani fuerunt judaismo adhærentes" (*Monumenta historica Norvegiæ*, p. 89).

ques à la fin du VIII[e] siècle de notre ère. Rollon, le futur duc de Normandie, et ses compagnons norvégiens, exterminèrent ceux qui étaient établis dans les Orcades depuis trois siècles[1]). Les ermites sortis de l'Écosse, qui s'étaient fixés dans les îles Færoes vers 700, c'est-à-dire au temps de l'exode des communautés Columbites, furent également forcés d'abandonner ces îles à cause des incursions des Normands[2]). De même pour l'Islande: lors de l'arrivée des premiers colons scandinaves dans cette île, vers 870, „il y avait des Chrétiens, de ceux que les Norvégiens appellent Papas; mais depuis ils s'éloignèrent pour ne pas frayer avec des païens; ils laissèrent après eux des livres irlandais, des clochettes et des crosses, d'où l'on peut conclure que c'étaient des Irlandais" [3]). Le grave et véridique auteur du livre d'où est tiré ce passage, Aré Frodé, l'a reproduit avec quelques variantes dans le *Landnámabók*: „Avant que l'Islande fût colonisée par la Norvège, il y avait dans l'île de ces hommes que les Norvégiens appellent Papas; c'étaient des Chrétiens et l'on pense qu'ils venaient de l'Ouest, à travers la mer[4]), car on trouva après eux des livres irlandais, des clochettes et plusieurs autres objets, d'où l'on peut conclure que c'étaient des *Vestmen* [hommes de l'Ouest de l'Europe]. Ces trouvailles furent faites à Papey dans l'Est et à Papylé" [5]).

---

[1]) Istas itaque naciones [Peti et Papæ] in diebus Haraldi comati regis videlicet Norwegiæ, quidam piratæ prosapia robustissimi principis Rogwaldi progressi cum magna classe, Solundicum mare transfretantes, de diuturnis sedibus exutas ex toto deleverunt ac insulas sibi subdiderunt. (Ce passage de *Chronicon Norvegiæ* fait suite à ceux qui ont été cités plus haut, p. 4, note 5, et 7, note 2). — Cfr. un extrait de *Geneal. Com. Orcad.* dans *La découv. du Nouv. Monde* p. 69, n[e] 2.

[2]) Dicuil, *De mensura orbis terræ*, VII, 3, cité dans *La découv. du Nouv. Monde* p. 67, n[e] 3. — Cfr. une curieuse tradition locale traduite *ibid.*, p. 68, n[e] 1.

[3]) Islendíngabók, ch. I, dans *Islendínga sægur* édit. par la Soc. des Antiq. du Nord. t. I. Copenh. 1843, in-8°, p. 4; cfr. p. 364. — Sur les chrétiens de Thulé que Dicuil appelle *clerici*, voy *La découv. du Nouv. Monde*, p. 73—74.

[4]) Les colons Scandinaves de l'Islande, continuant à se placer au point de vue de la mère-patrie, appelaient mer de l'Ouest celle qui baigne les îles Britanniques et Gaéliques, c'est-à-dire notre mer du Nord et la partie septentrionale de l'Atlantique.

[5]) *Landnámabók*, prol. dans *Islendínga sægur*, Copenh. 1843, in-8°, t. I. p. 24.

D'autres Chrétiens, également originaires les uns des Orcades ou des Hébrides, les autres de l'Irlande ou de l'Écosse, furent du nombre des premiers colons de l'Islande; au lieu d'être de purs Gaëls comme les Papas, ils étaient issus de l'union des Scandinaves avec les Celtes; mais, comme quelques-uns d'entre eux s'établirent de préférence dans des localités précédemment occupées par les Papas[1]) et que d'autres croyaient en St. Columba *(trúðu á Kolumba)* comme disent les sagas[2]) ou élevaient des églises en son honneur[3]), on est autorisé à penser qu'ils se rattachaient à l'ordre de S[t] Columba. Or, on va voir ce qu'ils devinrent pour avoir affronté le péril, soit en pactisant avec les infidèles, soit même en vivant à l'écart au milieu d'eux: l'ancien historien à qui nous devons nos notions sur les semi-Gaëls de l'Islande, termine son livre de la ***Prise de possession*** par ces paroles: „Des gens bien informés affirment que quelques-uns des premiers occupants étaient baptisés lors de leur arrivée en Islande et que la plupart d'entre eux venaient de la mer de l'Ouest. On cite en effet Helgé Magré, Œrlyg l'ancien, Helgé Bjola, Jœrund Kristné, Aude la Richissime, Ketil Fiflské et plusieurs autres[4]) qui venaient de la mer de l'Ouest. Quelques-uns gardèrent la foi jusqu'à leur mort, mais ensuite leurs familles tombèrent dans l'ignorance, aussi plusieurs de leurs descendants élevèrent-ils des temples et sacrifièrent-ils [aux faux-dieux], de sorte que le pays fut entièrement païen pendant un siècle“[5]).

Voilà le sort qui menaçait aussi les Papas; ils eurent donc raison de se soustraire à l'apostasie, en s'expatriant de l'Islande comme ils l'avaient fait des Orcades et des Færoes. Où se diri-

---

[1]) *Landnámabók*, part. IV. ch. 11, p. 266—7.

[2]) *Landnámabók*, part. I. ch. 12, p. 42—45. — ***Kjalnesinga saga,*** ch. 1, dans *Islendínga sægur*. Copenh. 1847, in-8°, t. II, p. 398—9.

[3]) *Landnámabók*, part. I, ch. 15, p. 50—52.

[4]) Par exemple: Svartkel, de Caithness qui priait devant une croix *(Landnámabók*, part. I, ch. 13, p. 45), et Einar (fils de Thorgeir Klaufé et petit neveu du célèbre Rollon) qui, parti des Orcades pour s'établir en Islande prit possession de l'Œxarfjœrd en y élevant une croix. ***(Landnámabók,*** part. 111, ch. 20, p. 234).

[5]) *Landnámabók*, part. V. ch. 15, p. 321—2.

gèrent-ils? Les documents ne le disent pas, mais on peut le deviner quand on sait où ils ne pouvaient aller. Ce n'était pas chez les Pictes qui les avaient expulsés, ni chez leurs compatriotes dont ils s'étaient séparés pour cause de dissidence, ni dans les îles Færoes ou la Northumbrie, d'où ils avaient émigré, ni dans les Orcades, où leurs frères avaient été exterminés par les pirates Scandinaves, ni évidemment dans la patrie de ces derniers, ni même dans une autre contrée de l'Europe occidentale où dominaient les Catholiques romains qui les méconnaissaient au point de les prendre pour des judaïsants, non plus que dans l'Afrique musulmane ou païenne. Il n'y avait donc dans l'Ancien-Monde aucune contrée où ils pussent espérer d'être bien accueillis en conservant leurs coutumes nationales. Sachant, comme Dicuil leur compatriote et presque leur contemporain, qu'il n'y avait pas d'autre terre habitable dans les régions boréales, puisque les glaces permanentes commençaient à une journée de navigation de l'Islande; ne pouvant rétrograder vers le sud, ni incliner vers l'est, ni rester à Thulé après son occupation par les Scandinaves païens, comme nous l'apprend le *Landnámabók,* ils étaient forcés de se lancer vers l'ouest à la recherche de l'une des terres ou îles transatlantiques dont leur parlaient d'innombrables légendes.

Les traditions encore vivaces de leurs ancêtres païens plaçaient au-delà du grand Océan des îles favorisées de la nature et même un immense continent que l'on confondait avec l'Élysée. Les Gaëls chrétiens, ayant hérité de ces croyances, n'avaient eu qu'à les modifier un peu pour faire de ce séjour des Bienheureux un Paradis terrestre qui, s'il n'était pas comme l'Éden occidental, le berceau de l'humanité, était du moins le lieu de repos des hommes vertueux et même l'asile des vivants qui avaient succombé en défendant une noble cause[1]). D'après une ancienne prophétie, cette terre devait être révélée aux Gaëls Chrétiens, au temps de leurs tribulations, ou même expressément, au temps des

---

[1]) *L'Élysée transatlantique et l'Éden occidental* par E. Beauvois, dans la ***Revue de l'Histoire des religions*** publiée sous la direction de M. Maurice Vernes. 4e année, mai-juin et sept.-octobre, 1883.

persécutions païennes [1]). Que ces paroles aient été réellement prononcés par le guide de St. Brendan dans son voyage à travers le Nouveau-Monde, ou qu'elles lui aient été faussement attribuées, peu nous importe; l'essentiel pour nous, c'est qu'elles fussent déjà en circulation, et elles l'étaient, puisqu'elles sont dans la vie latine de St. Brendan, dont le plus ancien manuscrit, celui de la reine Christine de Suède, conservé à la Bibliothèque vaticane, date du IX[e] siècle [2]). Les Papas pouvaient se les appliquer de bonne foi en leur qualité d'éternels persécutés. Qu'ils aient réussi, après avoir franchi une moitié de l'Atlantique, à traverser l'autre et à gagner le littoral américain, nous n'en pouvous douter, quand nous rencontrons dans la Grande Irlande ou Pays des hommes blancs une population civilisée qui, dans les traits connus de son caractère, de ses mœurs et de son costume, correspond de point en point aux Papas: Comme eux, elle était vêtue de blanc dans certaines cérémonies, parlait le gaélique, était chrétienne, baptisait les païens, cherchait à s'isoler et interdisait aux étrangers l'accès de son territoire. Si elle recueillait les naufragés par humanité, elle les retenait captifs, tout en les traitant avec honneur. C'est ce qu'elle fit pour le semi-Gaël Aré Mársson et pour l'Islandais Bjœrn Breiðvikingakappé. Celui-ci, s'étant expatrié sans esprit de retour, devint un de leurs chefs, mais à condition de n'entretenir aucun rapport avec ses compatriotes. Il expulsa donc sans ménagement Guðleif Guðlaugsson qui avait été poussé par la tempête sur les côtes de la Grande Irlande, et il lui déclara qu'une loi rigoureuse interdisait aux étrangers l'accès du pays [3]). Ce n'était pas là une de ces règlementations passagères qui tombent facilement en désuétude: elle dura au moins quatre siècles, et elle

---

[1]) Post multa vero tempora, declarabitur ista terra successoribus vestris, quando Christianorum subvenimur tribulacioni. — Une variante porte: Quando Christianis adveniet persecutio paganorum. (*La légende latine de S[t] Brendan*, publiée par A. Jubinal. Paris, 1836, in-8°, p. 53).

[2]) *Descriptive Catalogue of Materials relating to the history of Great Britain and Ireland*, by Thomas Duffus Hardy, vol. I. part. 1, Londres, 1861, in-8°, p. 159.

[3]) *La découv. du Nouv. Monde*, p. 50—55.

était encore en vigueur, lorsqu'un pêcheur frislandais fit naufrage sur les côtes du pays, vers 1370.

La relation de ce pêcheur nous a été conservée par les Zeni; elle est fort connue, mais elle a donné lieu à beaucoup de discussions. Je n'ai pas besoin d'exposer de nouveau la manière dont je l'envisage, puisque je l'ai fait dans l'une des précédentes sessions[1]). Il suffit de rappeler que, pour moi, le Frisland est le groupe des Færoes, et l'Estotiland, la Grande-Irlande. Comme l'Estotiland était situé au-delà de l'Atlantique, à plus de mille milles du Frisland, au nord d'un vaste pays assez froid en hiver et habités par des sauvages (les Peaux Rouges des États-Unis); comme les habitants possédaient tous les arts de l'Europe sauf la boussole; qu'ils cultivaient les céréales, brassaient de la bière, avaient des villes et des châteaux, construisaient des navires, entretenaient des relations avec le Groenland au Nord, et au Sud avec un pays chaud nommé Drogio, et qu'il y avait dans la bibliothèque de leur roi des livres latins, devenus d'ailleurs inintelligibles pour eux, ils étaient évidemment d'origine européenne; mais ce n'étaient pas des Scandinaves, puisque le pêcheur frislandais dut apprendre leur langue. Ils avaient des lettres particulières, ce qui est un point de ressemblance avec les Gaëls dont l'alphabet différait notablement des caractères latins. C'est déjà un indice, mais il y en a un autre beaucoup plus significatif: le nom du pays doit être pour nous un trait de lumière. En le décomposant, on a *landa* qui est certainement une forme italienne du scandinave *land* pays; quant à *Estoti*, que personne n'a pu exliquer sans y faire de changements, il suffit de supposer que Nicolo Zeno le jeune, en éditant cette relation, vieille de plus de cent cinquante ans, a pris pour des *t* les *c* qui pouvaient se trouver dans le manuscrit, ces lettres se ressemblant à s'y méprendre dans le caractère latin cursif de la fin du moyen âge; avec cette légère modification

---

[1]) *Les colonies européennes du Markland et de l'Escociland (Domination canadienne) au XIVe siècle et les vestiges qui en subsistèrent jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles* dans *Compte-rendu des travaux du Congrès international des Américanistes,* seconde session, Luxembourg, 1877, T. I. Nancy, 1877, in-8°, aussi à part. 58 p.

on a *Escotilanda* ou *Escocilanda*, mot-à-mot: *Pays des Écossais.* Or, les anciens Gaëls, qu'ils habitassent l'Irlande ou l'ouest de l'Écosse, étaient appelés dans leur propre langue *Scuit* ou *Scoitagh*, en latin *Scoti,* en cymrique *Ysgotiaid.* Le nom d'*Escotiland*[1]) a donc la même signification que ceux de *Grande-Irlande* et d'*Albania*[2]) en usage chez les Scandinaves pour désigner un pays transatlantique.

Puisqu'il en est ainsi, la population civilisée de l'Escotiland, qui était d'origine européenne, devait être gaélique. Elle était certainement chrétienne, puisqu'elle avait des livres latins. En conservant précieusement ceux-ci, elle imitait les Papas, qui avaient coutume d'emporter des livres dans leurs établissements lointains, et qui en avaient notamment dans les Orcades et en Islande. Cette bibliophilie caractéristique nous autorise à penser que les Chrétiens de la Grande Irlande étaient affiliés à l'ordre de Ste Columba. Mais si l'on ne veut pas concéder que ceux dont Aré Mársson reçut le baptême fussent des Columbites, si l'on veut même nier qu'ils fussent prêtres, on ne peut contester qu'ils ne fussent Gaëls, et c'est assez, puisqu'il résulte de ce fait que des

---

[1]) *Skotland* est la forme classique en Islandais, mais, à la fin du XIVe siècle, le pêcheur des îles Færoes ne pouvait parler le pur norrain, et il est probable qu'entendant le nom d'*Escotia* dans la bouche du Latin (c'est à dire du lettré européen) qui lui servait d'interprète, il en a forgé ***Escotiland.*** Si mauvaise que soit cette forme, elle a un pendant dans les noms de ***Ruzciland*** et ***Russimen*** qui figurent dans *Saga þidriks konungs af Bern* (édit. Unger, Christiania, 1853, in-8° p. 27, 33, 50, 260—3, 273—4, 338) syncopés de ***Ruzcialand*** (p. 33), ***Russiamen,*** comme *Skoiland* l'est de Skotialand. — La forme Ruciland se trouve aussi dans les sagas de Bæring et de Flovent (***An Icelandic-English Dictionary***, par Cleasby et Gudbrand Vigfusson, Oxford, 1874, in-4° p. 504). — Peut-être aussi les Gaëls de la Grande Irlande se donnaient-ils un nom dont la forme corrompue se rapprochait du cymrique *Ysgotiaid* et par suite ***d'Escotia.***

[2]) La Grande Irlande est appelée ***Albania*** par Bjœrn Jónsson de Skarðsá, qui travaillait sur des documents aujourd'hui perdus, et dans le manuscrit 770 c, in-4° de la Collection Arna-magnéenne, qui date du commencement du XVIe siècle (Voy. ***Antiquitates americanæ***, p. 5—6, 214, 448, note *b*). Or, à moins de supposer que ***Albania*** ne soit une mauvaise traduction latine de ***Hvitramannaland*** (Pays des hommes blancs), ce doit être la forme latine du nom ***d'Albain*** que les Gaëls donnent à l'Écosse, et alors elle correspond exactement à Escotiland.

Celtes avaient pu passer en Amérique avant l'an 1000. Or, s'ils avaient pu traverser le grand océan et prendre pied quelque part sur le littoral du Nouveau-Monde, il leur était facile de gagner la mer des Antilles et le golfe du Mexique, rien qu'en s'avancant de cap en cap. Mais au fond il n'est pas essentiel pour la thèse soutenue dans ce mémoire que les Papas de la *Thulé* européenne eussent passé par la Grande-Irlande pour arriver à la *Tula* américaine où les historiens du Mexique nous les montrent établis.

Quetzalcoatl, le Papa par excellence, la personnification du Christianisme au Mexique, venait de l'Est, c'est-à-dire de quelque contrée de l'Ancien-Monde. C'est là qu'il retourna en quittant le théâtre de ses prédications, comme le disent expressément l'empereur Montezuma II[1]) et l'historien Ixtlilxochitl, descendant des rois de Tezcuco[2]); et nous savons par d'autres sources qu'il se retira à Tula[3]). On peut donc affirmer que Quetzalcoatl et ses disciples étaient bien originaires de Tula[4]), et dès lors il est loisible d'identifier ce pays (d'où le culte de la croix, le baptême, la confession auriculaire, les exercices de pénitence, la communion et d'autres dogmes ou pratiques du Catholicisme furent portés au

[1]) *Cartas de relacion* de Fernando Cortés, carta II, dans *Historiadores primitivos de Indias*, édit. par Enrique de Vedia, T. I. p. 25 (t. XXII de *Biblioteca de Autores Españoles* de Rivadeneyra). Madrid, 1863, in-8°.

[2]) *Histoire des Chichimèques ou des anciens rois de Tezcuco* par D. Fernando d'Alva d'Ixtlilxochitl, trad. sur le manuscrit espagnol, ch. 1, 1re partie, p. 4, Paris, 1840, in-8°, dans les *Voyages, relat. et mém. originaux pour servir à l'Hist. de la découv. de l'Amérique, publiés pour la prem. fois en français* par H. Ternaux-Compans.

[3]) *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* par le R. P. fray Bernardino de Sahagun, trad. et annotée par D. Jourdanet et par R. Siméon. Paris, 1880, g: in-8°, l. III, ch. 4, p. 209; ch. 12, p. 217; l. X, ch. 28, § 1, p. 659. — *Histoire du Mexique* par D. Alvaro Tezozomoc, trad. sur un manuscrit inédit par H. Ternaux-Compans. Paris, 1847—49, 2 vol. in-8° ch. 105, T. II, p. 227; ch. 108, p. 237, 242.

[4]) „Era natural de Tula", dit expressément Gerónimo de Mendieta *(Historia eclesiástica Indiana* publiée par Joaquin-Garcia Icazbalceta, Mexico, 1870, in-4°, l. II, ch. 7, p. 86). Il convient toutefois de remarquer que cet historien ne spécifie pas et que nous ignorons s'il a voulu parler de la Tula de l'Anahuac ou de celle de l'Ancien Monde.

Mexique par des Papas), avec *l'ultima Thulé* ou Islande, où nous avons rencontré des Papas Chrétiens qui précisément avaient dû émigrer et n'avaient pu se diriger que du côté du Nouveau-Monde. La colonie transatlantique fut appelée comme sa mère patrie et c'est d'après celle-ci que furent nommés[1]) les *Tulteca* ou *Tolteca*[2]). De même que les Columbites leurs prédécesseurs, les Papas du Mexique attachaient beaucoup d'importance à la manière de porter les cheveux et, comme eux, ils se les rasaient sur le front et les laissaient pousser par derrière[3]), conformément à l'usage de l'ancienne église celtique[4]),

Leur chef Quetzalcouathl, comme l'appelle Gomara[5]), „garda la chasteté et s'imposa de grandes austérités. Il institua le jeûne, les saignées de langue et d'oreilles, et défendit de sacrifier autre chose que des cailles, des colombes et du gibier. Il ne se montrait qu'en robe de coton blanc, étroite et longue, ayant pour pardessus une mante parsemée de croix coloriées.“ Voilà certainement le costume et les attributs des missionnaires chrétiens et particulièrement des Papas qui étaient caractérisés par leur robe blanche. Aussi bien Quetzalcoatl en était-il un. Aucun témoignage à cet égard n'est plus précis que celui du P. Diego Duran, né à Mexico et professeur au collège de cette ville, où il mourut en 1588. Voici ce qu'il en dit dans le chapitre[6]) où il parle de

---

[1]) Telle est l'opinion de D. Mariano Veytia (*Historia antigua de Méjico,* publiée par F. Ortega. Mexico 1836, 3 vol., in -8°. ch. 15) et de M. Daniel G. Brinton, *American Hero-Myths.* Philadelphie, 1882, in -8°, p. 86—87.

[2]) Ce nom, correspondant à Thulite ou habitant de Thulé, est formé comme *Cholol-teca*, habitant de Cholula, et *Tlaxcal-teca*, habitant de Tlaxcallan.

[3]) B. de Sahagun, *Hist. gén. des choses de la Nouv. Espagne*, l. x. ch. 29, § 1, p. 660.

[4]) *The History of Ireland* by Thomas Moore. Paris, 1837, in -8°, t. I. p. 224, ch. 13; — *Preuves de l'histoire d'Angleterre* par le Dr. John Lingard, trad. par le baron de Roujoux. Paris 1833, in -8°. ch. 1 p. 52.

[5]) Fr. Lopez de Gomara, *Segunda parte de la Crónica general de las Indias que trata de la conquista de Méjico*, p. 337—38, dans *Historiadores primitivos de Indias,* edit. Vedia. T. I. — cfr. J. de Torquemada, *La Monarquia Indiana.* Séville, 1615, in -f°. l. VI, ch. 25, t. II. p. 55.

[6]) Premier de la IIe partie de son *Histoire ancienne de la Nouvelle Espagne.*

„ce Topiltzin à qui les Indiens donnaient aussi le nom de Papa. Grand est le souvenir que l'on garde de lui; je l'ai vu peint comme je vais le décrire ci-après, sur un vieil et antique papier, dans la ville de Mexico. Son aspect vénérable montrait que c'était un homme d'âge, avec une barbe longue, couleur roux clair; le nez un peu long, tuméfié ou un peu charnu; haut de corps; la chevelure longue et très lisse; d'un maintien plein de gravité. Il était toujours enfermé dans une cellule et en prières, et se montrait rarement. Il vivait dans l'abstinence, le jeûne, la chasteté et la pénitence. Son occupation était d'élever des autels et des oratoires dans tous les quartiers, de placer des images dans les murs au-dessus des autels, de se prosterner devant elles et de les révérer, tantôt en baisant la terre, tantôt en la touchant avec la main. Il était sans cesse en oraison, dormait toujours au bord de l'autel qu'il édifiait et couchait sur la dure. Il réunissait aussi des disciples et leur enseignait à prier et à prêcher; ceux-ci étaient appelés *Tulteca*, ce qui veut dire ouvrier ou habile dans un art[1]) — — — — On dit que Topiltzin était originaire des pays étrangers, comme pour indiquer qu'il apparut en celui-ci, car on n'a pu trouver aucune notion sur le lieu d'où il serait venu[2]), mais on sait avec certitude que, après être arrivé dans ce pays et avoir commencé à réunir des disciples, et à édifier des églises et des autels, lui et ses disciples allèrent prêcher dans les lieux habités; à cet effet ils montaient sur les hauteurs et leur voix se faisait entendre à deux ou trois lieues comme le son de la trompette. Ils prêchaient dans les vallées et faisaient des choses

[1]) Les noms de peuple sont souvent détournés de leur acception primitive pour qualifier les individus, même étrangers, qui ont quelques-unes des aptitudes spéciales à ces peuples; tel est le cas pour Grec, Romain, Franc, Normand, et sans doute aussi pour Toltèque, qui a dû signifier originairement, comme on l'a dit plus haut, originaire ou habitant de Tula, et plus tard celui ou ceux qui ressemblaient aux Thulites, c'est-à-dire les artistes.

[2]) Cet aveu d'ignorance prouve que Duran ne copiait pas ses prédécesseurs ou ses contemporains; s'il l'eût fait, il aurait dit avec Mendieta que Quetzalcoatl était originaire de Tula; d'autant plus qu'il sait, avec Montezuma II et Ixtlilxochitl, que ce personnage venait du pays où il retourna c'est à dire de Tula.

merveilleuses qui doivent être des miracles. Dans leur admiration, les indigènes leur donnèrent le nom de *Tulteca*. De même ils exécutaient de leurs mains des travaux de héros. De nos jours encore lorsqu'il m'arrivait de demander: qui a fait cette ouverture dans telle montagne? qui a creusé cette fontaine? qui a élevé tel édifice? on me répondait: ce sont les Tulteca, les disciples du Papa. Nous pouvons donc regarder comme probable que ce personnage fut un apôtre de Dieu, qui aborda dans ce pays et que les autres appelés *Artistes* ou *Savants*[1]) étaient ses disciples, qui confirmaient leurs prédications par des miracles, en travaillant à convertir ces peuples à la foi évangélique. Mais voyant la grossièreté et la dureté de ces cœurs terrestres, ils quittèrent la contrée et retournèrent au pays d'où ils étaient venus — — — — Topiltzin et ses disciples furent l'objet d'une grande persécution et j'ai entendu certifier qu'on leur fit la guerre, car un grand nombre d'indigènes avaient adopté cette foi, et suivaient les doctrines et l'exemple de cet illustre prédicateur et de ses disciples" [2]).

Poursuivi par Tezcatlipoca son ennemi, le Papa se retira à Tula et disparut finalement, après avoir annoncé l'arrivée d'une nation étrangère qui viendrait de l'est, vêtue des pieds à la tête d'un costume étrange et bariolé et pourvue de coiffures. On rapportait qu'en passant par les lieux habités, il gravait sur les rochers des croix et des images, notamment dans la Zapoteca où il en existait encore du temps de D. Duran. Un Espagnol qui avait été par là, affirmait avoir vu un crucifix taillé dans la paroi d'un ravin[3]).

„De même un vieil Indien, ajoute le P. Duran, me dit que le Papa, en passant par Acuituco, leur avait laissé un grand livre,

---

[1]) Ou en d'autres termes les „Tolteca, que quiere decir oficiales ó sabios", comme l'auteur a expliqué plus haut ce nom de peuple.

[2]) *Historia antigua de la Nueva-España* por el P. Fray Diego Duran, extrait dans *Antiquities of Mexico* de Kingsborough, T. VIII, Londres, 1848, in-f°. p. 259—61.

[3]) Id., *ibid.* p. 261, 266.

dont quelques lettres avaient quatre doigts de hauteur[1]). Désireux d'avoir ce manuscrit, j'allai en cette localité et je demandai aux Indiens, avec toute l'humilité possible, de me le montrer. Ils me jurèrent qu'ils l'avaient brûlé depuis six ans, parce qu'ils ne réussissaient pas à en déchiffrer les caractères, qui n'étaient pas comme les nôtres[2]). Ils l'avaient détruit pour ne pas s'attirer de désagréments. J'en fus peiné et je blâmai fort ceux qui l'avaient fait brûler: peut-être nous aurait-il donné satisfaction sur un fait dont je me doutais: que ce pouvait être le saint Évangile en langue hébraïque. Les disciples de ce saint homme allaient vêtus de longues robes descendant jusqu'aux pieds; ils avaient sur la tête des coiffures en étoffe ou bonnets, que les Indiens cherchaient a représenter en peignant des toques en caracole. Leurs robes étaient de diverses couleurs; quelques-uns d'entre eux portaient des cheveux longs, chevelure que plus tard les Indiens appelèrent *papa* [3]). J'en ai trouvé la peinture que vous verrez reproduite dans

---

[1]) C'était évidemment un de ces manuscrits pourvus de grandes majuscules, comme on en faisait au moyen-âge. Un des principaux devoirs des moines columbites était de copier des manuscrits; aussi en avaient-ils aussi bien dans leurs missions du Mexique que dans celles des Orcades, de l'Islande et de la Grande-Irlande; et même après leur départ de l'Anahuac, les moines chargés de garder le temple de la grande déesse ou mère du Sauveur, étaient spécialement chargés d'écrire les Annales et de les remettre annuellement aux Papas, comme on continuait d'appeler les indignes successeurs de Quetzalcoatl (Barth. de las Casas, ***Apologética Historia***, ch. 121, dans ***Historia de las Indias***, édit. du Marquis de la Fuensanta del Valle, t. V. Madrid, 1876 in-8°. p. 445).

[2]) „Porque no acertaban a ver la letra, ni era como la nuestra." Id. *ibid.* p. 266. — Ce livre n'était donc pas écrit en cacactères calculiformes, bien connus des Indiens d'alors et qui furent encore longtemps en usage, non plus qu'avec l'alphabet latin employé par les Espagnols et tous les autres chrétiens riverains de l'Océan Atlantique, sauf les Irlandais et les Islandais. L'écriture était peut-être gaélique.

[3]) En nahuatl *papatli*, longue chevelure, *papaua*, chevelu, *papachtic*, qualification de Quetzalcoatl, à cause de sa chevelure longue comme celle des anciens Papas (Voy. Alonzo de Molina, *Vocabulario en lengua Castellana y Mexicana.* Mexico, 1571, 2 vol. in-4°; — Juan de Tobar, dans *Antiq. of Mexico* de Kingsborough, vol. VIII, part. I. p. 259, cfr. note p. 266; — Lor. Boturini, *Idea de una nueva historia general de la America septentrional*, Madrid, 1746, p. 42; — Daniel G. Brinton, *American Hero-Myths*, p.

cette planche jointe à la peinture de Topiltzin, aussi vieilles et antiques l'une que l'autre. L'Indien de Chiauhtla qui la possédait ne consentit à me la prêter qu'après m'avoir fait jurer que je la lui rendrais. Lorsque je lui en eus donné ma parole, il me la remit avec tant de cérémonies et de révérences et si secrètement, que j'admirai le cas qu'il en faisait. Je puis affirmer qu'il ne quitta pas le peintre avant que celui-ci eût fini. Je lui demandai quelques explications et j'ai rapporté plus haut tout ce qu'il me dit[1]), si ce n'est qu'il m'enseigna en outre que toutes les cérémonies, les rites, l'édification des temples et des autels, avec les images qu'on y plaçait, le jeûne, la coutume d'aller pieds nus, de coucher sur la dure, de monter sur les hauteurs pour y prêcher la foi, de baiser la terre et d'en prendre avec les doigts pour en manger, de jouer de la trompette, de la conque, de la flûte dans les solennités, — que tout cela se faisait pour imiter le saint homme. Celui-ci encensait les autels et faisait jouer de divers instruments dans les oratoires qu'il élevait. Voulant m'assurer si c'était la vérité, je m'adressai à un indien de grand âge et qui mourut de cette infirmité. Il était natif de Coatepec et on me l'avait donné pour versé dans sa loi. Je lui demandai s'il en était ainsi que

69, note 1). — D'après Duran, le radical de ces mots nahuatl est un nom européen précolombien. Les Papas et les Tolteca avaient fait une si profonde impression sur les Mexicains que, même après leur départ, leur nom fut conservé à ceux qui portaient les cheveux selon l'ancienne mode de l'église celtique et aux ouvriers habiles comme les Thulites.

[1]) Cette notice étendue sur le Papa n'est donc pas le résultat de combinaisons plus ou moins ingénieuses du P. Duran; c'est tout simplement la traduction Espagnole des commentaires de l'Indien de Chiauhtla sur les scènes illustrées de la vie de Quetzalcoatl. En se tenant à cette unique source, le dominicain espagnol nous a donné une idée plus juste du personnage que s'il eût mêlé, comme l'ont fait ses émules, les traditions disparates sur les différents Quetzalcoatl. M. H. Bancroft a donc eu tort de ne pas faire exception pour lui dans la critique suivante qu'il adresse à tous les écrivains Espagnols qui ont parlé de Quetzalcoatl: „Their accounts are inextricably confused by reason of their having made no distinction between Quetzalcoatl, the original culture hero, and Quetzalcoatl, the pontiff-ruler of Tollan, applying indiscriminately to one person all the traditions in which the name occured.“ *(The native races of the Pacific States of North America*, t. V. p. 257).

le portait la peinture et l'écriture en question. Et comme ils ne peuvent donner de renseignements que d'après le livre de leur village, il alla à sa maison et y prit une peinture qui m'avait plutôt l'air d'être un grimoire. Toute la vie du Papa et de ses disciples y était chiffrée en caractères inintelligibles. L'Indien me la raconta comme avait fait l'autre, et mieux; de quoi je ne fus pas peu satisfait. Il y ajouta même un peu et me compléta le portrait de Topiltzin, en disant que, les jours de fête, celui-ci se posait sur la tête cette couronne de plumes que nous avions vue dans la peinture, et cela de la même manière que les évêques se coiffent de la mitre en disant la messe. Voici la peinture des disciples. Les figures placées sur l'arrière-plan sont celles des disciples du Papa, que l'on appelait Tulteca et Fils du soleil. On rapporte d'eux de grandes choses et des œuvres mémorables. Leur principale demeure était à Cholula, bien qu'ils parcourussent tout le pays; ils s'y établirent avant les Cholulteca. Ce sont eux qui évangélisèrent les montagnards de Tlaxcala, appelés Chichimica, et les géants. Ils allaient vêtus de robes de couleur que les Indiens nommaient *xicolli*" [1]).

Bien que D. Duran ne soit pas de la première génération des auteurs Espagnols qui ont écrit sur le Mexique, il pouvait être mieux informé que ses prédécesseurs, étant né à Mexico et ayant toujours vécu au milieu des indigènes. Déjà la majeure partie de ceux-ci avaient été élevés dans la foi chrétienne sous la domination espagnole; n'ayant pas pratiqué l'idolâtrie, qu'ils connaissaient néanmoins fort bien par la tradition et les anciennes peintures, ils n'éprouvaient pas, comme leurs pères, une invincible répugnance à en révéler les mystères. Aussi le P. Bernardino de Sahagun, contemporain de Duran, avait-il pénétré beaucoup plus profondément que les compagnons de Cortès dans la connaissance de la religion des Mexicains. Il doit en être de même pour Duran, car son ouvrage [2]), écrit de 1579 à 1581, était fort estimé de ses

[1]) D. Duran, ouvr. cité dans Kingsborough, t. VIII, part. I. p. 266—67.

[2]) *Historia de las Indias de Nueva España y Islas de Tierre Firme*, por el Padre Fray Diego Duran — — la publica José F. Ramirez. Mexico, 1867-80, 2 vols. in-4°. Cette édition, commencée par un des ministres de l'infortuné Maximilien, fut interrompue par la chûte de l'Empire. Le même

émules: il fut envoyé par le P. Juan de Tobar, auteur lui-même d'une histoire du Mexique, au P. Joseph Acosta, qui en a tiré en grande partie ce qu'il dit de ce pays, et l'archevêque de St. Domingue, Augustin Davila Padila, mort en 1604, y puisa pour sa *Varia Historia de la Nueva España y Florida*[1]).

Le témoignage du P. Duran est donc parfaitement digne de foi. Il a d'ailleurs l'avantage de n'être pas isolé; le P. Juan de Tobar parle aussi du Papa: „On lui donnait trois noms appliqués à des dieux et fort estimés; le premier était Topiltzin, le second Quetzalcoatl, le troisième Papa; et parmi les portraits que l'on a de lui, on le voit peint avec une tiare à trois couronnes comme celle du Souverain Pontife" [2]). L'évêque de Chiapa, Barthélemy de las Casas, le représente comme un homme blanc, à barbe touffue, à cheveux longs, qui prohibait les sacrifices humains, la guerre, les meurtres; qui enseignait la vertu et flétrissait le vice; qui vivait chastement et honnêtement, et qui, s'en retournant du côté d'où il était venu, annonça que plus tard ses frères, blancs et barbus comme lui, viendraient de l'est, par mer, pour gouverner le Mexique" [3]). Voici ce que dit du même personnage un écrivain Espagnol de la race des rois de Tezcuco: „Il arriva dans ce pays un homme que quelques-uns nommèrent Quetzalcoatl, d'autres Huemac, à cause de ses grandes vertus. On le regarda comme un saint; il leur enseigna par ses paroles et par ses œuvres le chemin de la vertu; les exhorta à fuir le vice et le péché; leur donna des lois pour mettre un frein à leurs débauches et à leurs turpitudes; établit l'usage du jeûne et fut le premier qui planta et adora la croix — — — Quetzal-

---

ouvrage doit paraître en deux volumes in-4°. dans *Biblioteca de los Americanistas*, publiée par D. Justo Zaragoza, et éditée par D. Luis Navarro.

[1]) Madrid, 1596, 2e édition, Valladolid, 1634, in-f°. L'auteur, né à Mexico, entra dans l'ordre de St. Domique en 1579.

[2]) Lettre à J. Acosta, dans Kingsborough, T. VIII, part. I. p. 259.

[3]) B. de las Casas, *Apologética historia*, ch. 122, p. 449—51 du t. V. de son *Historia de las Indias.* Ce passage a été reproduit littéralement dans le l. II. ch. 2, p. 92—93 de *Historia eclesiástica Indiana, obra escrita à fines del siglo XVI* por Fray Gerónimo de Mendieta, la publica par primera vez Joaquin-Garcia Icazbalceta. Mexico, 1870, in-4°.

coatl traduit littéralement signifie serpent couvert de plumes précieuses et, dans un sens allégorique, homme très-sage. — — — — Quetzalcoatl avait une belle figure; il était grave, blanc et barbu; il portait pour vêtement une longue tunique“ [1]). Le portrait du même est peint en quelques traits par le frère mineur du couvent de Santa Maria de la Concepcion de Teozaan, à qui nous devons le traité des *Rites anciens des Indiens du Mexique* (1541): „C'était un homme honnête et modéré, qui mit en usage la pénitence, les jeûnes, les mortifications. C'est lui, dit-on, qui commença à prêcher la loi naturelle et à enseigner le jeûne par son exemple et ses paroles, en quoi il eut dans ce pays beaucoup d'imitateurs. Il n'était pas marié, ne connut pas de femme et vécut honnêtement et chastement. On dit qu'il fut le premier à sacrifier le sang qu'il se tirait des oreilles et de la langue, non pour servir le démon, mais par pénitence, pour mortifier la parole et l'ouïe, pratiques que le démon appliqua depuis à son culte“ [2]).

D'après le P. B. de Sahagun, Quetzalcoatl défendait de sacrifier autre chose que des serpents et des papillons. Attentif aux prescriptions liturgiques, il jouissait d'une grande autorité et ses ordres étaient ponctuellement exécutés. Lorsqu'il ordonna à ses disciples de l'accompagner dans sa retraite, ils brûlèrent leurs édifices (sans doute pour empêcher qu'on les souillât par des sacrifices humains, dont le rétablissement était la cause de leur exode), et ils émigrèrent en masse, hommes, femmes et enfants, sauf les infirmes et quelques retardataires qui furent les ancêtres des Nahua. Ils gagnèrent Tullan-Tlapallan [3]). On fit de Quetzalcoatl le dieu des vents qui frayent le passage au dieu des eaux fécondantes. On le représentait coiffé d'une mitre avec un panache de *quetzalli* (plumes vertes) et tenant de la main droite une

---

[1]) D. Fernando d'Alva d'Ixtilxochitl, *Hist. des Chichimèques.* T. I. p. 5—6.

[2]) *Ritos Antiguos, sacrificios é idolatrías de los Indios de la Nueva-España,* dans les *Antiquities of Mexico* de Kingsborough, T. IX. Londres, 1848 in-f°. p. 9.

[3]) B. de Sahagun, *Hist. gén.* l. III. ch. 4, p. 209; ch. 12, p. 217; l. X. ch. 28, § 1, p. 659—60.

crosse d'évêque recouverte de pierreries[1]). Il avait toujours prêché la pénitence[2]). Avant de quitter le pays, il voulut y laisser une trace de son passage et il lança une flèche à travers le tronc d'un arbre de manière à former une croix[3]).

En arrivant au Mexique, les Espagnols furent stupéfaits d'y trouver des croix dont quelques-unes portaient un personnage crucifié[4]), ou, tout au moins, étaient l'objet d'un culte[5]). C'étaient donc évidemment des emblêmes du Christianisme et non de simples motifs d'ornementation. On l'a pourtant nié, sous prétexte que s'ils se rattachaient à une évangélisation précolombienne, celle-ci aurait laissé des traces plus significatives[6]). Cette objection aurait quelque portée, si de nombreuses croyances et pratiques chrétiennes ne se fussent pas perpétuées dans le pays, après le départ du Papa, jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Les Totonaques par exemple croyaient à la venue d'un sauveur, fils du dieu suprême[7]); les Otomis à l'incarnation d'un être céleste dans le

---

1) Id. *ibid.* l. I, ch. 5 p 16.
2) Id. *ibid.* l. III, ch. 13, p. 218.
3) Id. *ibid.* l. III, ch. 13, p. 220.
4) D. Duran, dans Kingsborough, t. VIII, part. I. p. 266; — J. de Torquemada, *la Monarquia Indiana,* l. XV. ch. 49, t. III, p. 152; — B. de Sahagun, *Hist. gén.* l. X. ch. 13, p. 791. — *Historia de Yucatan* compuesta por el M. R. P. Fr. Diégo Lopez de Cogolludo — — — sacala á luz el M. R. P. Fr. Francisco de Ayeta. Madrid, 1688 in-f⁰. l. IV, ch. 9, p. 201.
5) *Itinéraire du voyage de la flotte du Roi Catholique à l'ile de Yucatan, dans l'Inde, fait en l'an 1518, sous les ordres du capitaine général Juan de Grijalva,* rédigé par le chapelain en chef de la flotte (Juan Diaz), dans *Voy., relat., et mém.* publiés par H. Ternaux-Compans. 1re série, t. X: *Recueil de pièces relat. à la Conquête du Mexique.* Paris, 1838, in-8⁰., p. 44—45; — *De Orbe Novo* Petri Martyris ab Angleria, Complutum, 1530 in-4⁰., decade IV, ch. 1. fol. 57; — B. de las Casas, *Apologética Historia,* ch. 123, dans le t. V, p. 453 de son *Hist. de las Indias;* — Luis Cabrera de Cordoue, *Hist. de Philippe II.,* Madrid 1619 in-f⁰., extr. reprod. dans le vol. X, prem. série de la collection Ternaux-Compans, p. 446. Il est question d'autres croix dans *The native races of the Pacific States of North America* by H. H. Bancroft. New-York 1875, in-8⁰ II. p. 793; III. p. 468—70; IV. p. 333—38, 374, 544, 572—74; 674; V. p. 25, 260.
6) H. H. Bancroft, *the native Races,* T. III. p. 468—69.
7) B. de las Casas, *Apolog. Hist.* ch. 121, p. 444—45 du t. V. de son *Hist. de las Indias.*

sein d'une vierge[1]). Les Mexicains donnaient aux enfants une sorte de Baptême destiné à effacer le péché originel[2]); ils connaissaient la confession[3]) et chez eux les futurs époux étaient invités par le papa à déclarer leurs péchés[4]). Il y avait dans l'isthme de Téhuantepec une antique statue représentant un religieux, au pied duquel se tenait une pénitente et que les indigènes regardaient comme un confesseur[5]). Les Mexicains avaient une sorte de communion[6]); faisaient usage d'eau bénite[7]); pratiquaient le jeûne, l'abstinence[8]), et les macérations[9]) par esprit de pénitence. Il y avait chez eux des monastères d'hommes et de femmes[10]) et certaines catégories de papas gardaient le célibat perpétuel[11]). Le costume de leurs prêtres et de leurs moines rappelait ceux de nos ecclésiastiques et de nos religieux[12]).

---

[1]) J. de Torquemada, *la Monarquia Indiana*, l. XV. ch. 49, p. 152 du t. III.

[2]) B. de Sahagun, *Hist. gén.* l. VI. ch. 37, p. 455 de la trad. franç.

[3]) Id. *ibid.* l. VI. ch. 7 p. 339—40; — cfr. H. H. Bancroft, *the native Races*, t. III. p. 220—25, 380—84.

[4]) Antonio de Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra Firme del Mar Oceano.* Madrid, 1601, in-4°., dec. IV, l. X, ch. 11; cfr. Bancroft, *The nat. Races*, t. I. p. 662.

[5]) Gregorio Garcia, *Predicacion del Evangelio en el Nuevo Mundo.* Madrid 1729, in f°. cité par Kingsborough, *Ant. of Mexico* t. VIII, 1re part. p. 49.

[6]) Sahagun, *Hist. gén.*, l. III, ch. 2, § 2, p. 203—4 de la trad. franç.; — J. Acosta, *Hist. naturelle et morale des Indes tant. orientalles qu'occidentalles*, — — — trad. par R. Regnault. 2e édit. Paris 1600 in-18; l. V. ch. 24 f°. 2 0—53.

[7]) G. de Mendieta, *Hist. ecl. Indiana*, l. II, ch. 19, p. 109.

[8]) *Ritos Antiguos* dans *Ant. of Mexico* de Kingsborough, t. IX. p. 9; — Ixtlilxochitl, *Hist. des Chichimèques.* T. I. p. 5.

[9]) Sahagun, *Hist. gén.* l. II. append. p. 184—85, 193 de la trad. franç.; — Acosta, *Hist. nat.* l. V. ch. 9 et 17, p. 224, 237—38.

[10]) Sahagun, *Hist. gén.* l. III, ch. 7—8, p. 231—35; — Acosta, *Hist. nat.* l. V. ch. 16, f°. 236—37.

[11]) B. de las Casas, *Hist. apol.* ch. 121, p. 444—45 du t. V de son *Hist. de las Indias.*

[12]) Bernal Diaz del Castillo, *Hist. vérid. de la conquête de la Nouv. Espagne*, trad. par D. Jourdanet, 2e édit. Paris, 1877, in-8°, ch. III, p. 8; XIV, p. 31; LII. p. 123; — Greg. Garcia, cité par Kingsborough dans *Antiq. of Mexico.* T. VIII. part. I. p. 49.

La plupart de ces institutions et de ces pratiques étaient expressément attribuées au papa Quetzalcoatl, dont les prédications ne remontaient qu'à peu de siècles avant l'arrivée des Espagnols: à trois cents ans, selon Montezuma II cité par Tezozomoc[1]), et même seulement à quatre ou cinq générations, selon le P. Duran[2]). Aussi les Mexicains prétendaient-ils avoir conservé la crosse épiscopale, la mitre et les sandales de ces personnages[3]) et le casque d'un de ses compagnons[4]). Ils s'empressèrent d'envoyer ces reliques à Cortès qu'ils prirent d'abord soit pour Quetzalcoatl lui-même, soit pour le chef de ses frères, les hommes blancs et barbus annoncés par lui. Les empereurs du Mexique se considéraient comme les lieutenants du Papa, et l'on sait que cette croyance paralysa l'énergie des patriotes mexicains et dicta à Montezuma sa conduite pleine d'abnégation. Il fallait que le peuple et son chef fussent bien convaincus de la véracité des traditions sur Quetzalcoatl pour conserver une partie de ses doctrines pendant sa longue absence. Ce n'est pas sans regret qu'ils avaient enfreint sa prohibition des sacrifices humains: ils s'étaient vus forcés de retourner au culte barbare des anciens dieux, parce qu'ils attribuaient au courroux de ceux-ci les calamités de toute sorte qui affligeaient le pays: famines, épidémies, tremblements de terre, éruptions de volcans, cas de folie[5]). Ayant aimé Quetzalcoatl comme un maître doux et peu exigeant[6]), ils attendaient son retour avec l'espoir qu'il les délivrerait de la dure nécessité d'immoler leurs semblables à de sanguinaires et insati-

---

[1]) *Hist. du Mexique* par D. Alvaro Tezozomoc, trad. p. H. Ternaux-Compans. ch. 108, p. 243 du t. II.

[2]) Cité dans *Ant. of Mexico* de Kingsborough, t. VIII, part. I. p. 263.

[3]) Sahagun, *Hist. gén.* l. XII, ch. 4, p. 799—800, cfr. l. I. ch. 5 p. 16; — J. Acosta, *Hist. nat.* l. V, ch. XXIV, f°. 361.

[4]) Bernal Diaz, *Hist. vérid.* ch. XXXVIII, p. 87—88.

[5]) Sahagun, *Hist. gén.* l. III. ch. 7. 9, 10, 11, p. 213—17; cfr. l. II, ch. 20, p. 86.

[6]) B. de las Casas, *Hist. apol.*, ch. 121, p. 449—50 du t. V de son *Hist. de las Indias*; — cfr. Mendieta, *Hist. ecl. Indiana*, l. II. ch. 9 p. 90; — J. de Torquemada, *la Mon. Indiana*, l. IV, ch. 14, p. 419 du t. I; — Acosta, *Hist. nat.* l. V. ch. 24, f°. 247.

ables divinités[1]). Ils lui donnèrent place dans leur panthéon et le confondirent tantôt avec le Quetzalcoatl primitif, tantôt avec le Christ, et même avec St. Columba qui passait pour disposer des vents et des nuages, qui en changeait la direction, qui par ses prières soulevait les tempêtes, calmait les orages, débarrassait les cours d'eau des rochers qui y formaient des cataractes, et faisait jaillir des sources[2]). Voilà ce qui explique comment la religion vaincue avait pu se maintenir en partie après l'expulsion de ses propagateurs. Qu'elle eût dévié beaucoup de l'orthodoxie primitive, on pouvait s'y attendre dans un pays où elle n'avait plus de chef attitré et où elle ne survivait que par un compromis avec l'idolâtrie nationale. C'est faute d'avoir tenu compte de ces circonstances, indiquées pourtant par les anciennes traditions, que tant d'écrivains Espagnols ont méconnu l'origine chrétienne des doctrines et des institutions du Papa. Maintenant que Quetzalcoatl est rattaché aux Papas de l'ordre de St. Columba, on comprendra mieux ce qui restait obscur dans sa vie et ses enseignements. La voie est jalonnée; il reste à la reconnaître de point en point, à en aplanir les difficultés et à la rendre praticable pour ceux qui voudront y passer sans souci des obstacles et des écueils. Ce sera l'objet d'un ample travail sur *le Christianisme au Mexique dans les temps précolombiens et ses propagateurs les Papas.*

---

1) *B. de las Casas*, *Hist. apol.* ch. 121, p. 444 du t. V de son *Hist. de las Indias*; — cfr. Mendieta, *Hist. ecl.* l. II, ch. 9, p. 90; — Torquemada *la Mon. Indiana* l. XV, ch 49, p. 154 du t. III.

2) De Montalembert, *les Moines d'Occident*, l. XI, ch. 6, p. 235, 239, 242—7, 261, du t. III, 3e édit. Paris, 1868, in-18. — Cfr. Sahagun, *Hist. gén.* l. I. ch. 5, p. 15—16.

